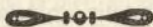


# MODES PARISIENNES.



## Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LE TESTAMENT DU  
JUIF (3<sup>e</sup> partie). — CAUSERIE SUR LA LIBRAIRIE NOU-  
VELLE, par M. ARTHUR. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



## MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Parlons un peu des toilettes d'homme, quoiqu'elles ne varient guère et que le sombre mois de mai s'oppose à l'exhibition des étoffes de printemps. Le casimir ou le satin de laine noir, vert bronze ou marron foncé, dominant encore pour les pantalons; les étoffes de fantaisie rayées ou à grands carreaux ne se produiront pas avant l'été. Les pantalons se font toujours sans sous-pieds. Humann a proscrit le sous-pied, et l'on sait qu'en fait de vêtements d'homme l'autocratie d'Humann est sans contrôle. On fabrique à Lyon des *gilets ottomans*; si Humann les prend sous sa protection, ils seront adoptés, et nous croyons qu'ils méritent de l'être, car ces tissus de laine fine à menus dessins de cachemire de l'Inde sont toujours d'un très-bon effet pour gilet. Pourtant jusqu'ici le gilet en étoffe unie domine; nous en avons vu un en casimir vert bronze à châle, avec de tout petits boutons plats en malachite du même vert que le casimir, et un autre, de même forme, en casimir bleu Louise, avec des boutons en lapis-lazuli. Avec ces gilets, les boutons des manches de chemise doivent être pareils à ceux des gilets. Les redingotes les mieux portées sont toujours en drap noir très-fin, doublées de soie; la taille très-longue; les manches toujours sans parements. Par ces jours d'un printemps glacé, on met sur la petite redingote le surtout légèrement ouaté. Humann excelle dans ces par-dessus souples et chauds. Nous avons tantôt parlé des boutons à mettre aux manches de chemise; Humann persiste à conseiller ces manches bouffantes, ainsi que la partie de la chemise qui recouvre la poitrine et qui la fait paraître plus bombée. La maison Daniel Deray, qui renferme le plus bel assortiment et la plus grande

variété de chemises d'homme qu'on puisse imaginer, n'a pas adopté les manches bouffantes; elle préfère, pour les chemises vraiment princières qu'elle expédie à toutes les cours de l'Europe (ce qui justifie le titre de ce magasin : *A la Couronne royale*), le poignet à revers ressemblant aux manchettes dites à l'anglaise que portent les femmes. Pour les chemises habillé en batiste ou en fine toile de Hollande, ce poignet est orné de plusieurs rangs de piqures, quelquefois même d'une petite broderie mate au plumetis. Les devants de chemise sont très-variés et très-riches : plus de jabot; mais des rangs serrés de petits plis alternés de points anglais ou d'engrélures. Pour les cours étrangères, on ajoute, aux rangs de petits plis, divisés en cinq lignes comme du papier de musique, un rang de broderie ou trois rangs de petites valenciennes d'un demi-centimètre de haut; les plis seuls sont d'un goût plus sévère que nous préférons. Mais en grande tenue, avec les costumes aux bals de cour, les chemises brodées à engrélures et à dentelles ont prévalu. Comme transparent à ces légers réseaux à jour qui laissent la poitrine à découvert, on met un petit gilet en flanelle rosée ou en tricot cachemire de la même teinte.

La maison Daniel Deray a un grand assortiment de ces coquets transparents, qui font ressortir toute l'élégance des riches chemises d'homme qu'elle confectionne. Puis ce sont les cols empesés merveilleusement piqués, les mouchoirs d'homme en batiste tout blancs à grand ourlet, avec l'écusson, le chiffre et les armes dans un angle. Il est inutile de répéter que les mouchoirs de foulard sont abandonnés aux bourgeois endimanchés, et que ceux de batiste de couleur ne sont plus de mise qu'à la campagne ou le matin chez soi. Nous avons vu chez madame Daniel Deray des mouchoirs en batiste destinés à un prince allemand dont le blason héréditaire était brodé en relief avec une perfection et une exactitude que le burin n'aurait pas surpassées. Puisque nous sommes dans cette riche maison de lingerie, rappelons à nos lectrices une nouveauté : les manches et les cols à forme mousquetaire en guipure. Les manches sont tantôt ouvertes, tantôt fermées d'un poignet, et de cette dernière manière cinq petits nœuds de ruban taffetas entourent le bouillon de la manche fermée. Les canezous en dentelle noire et velours (ou ruban taffetas), comme celui de la gravure de ce numéro, s'évalent dans une grande variété



chez madame Daniel. On les fait aussi en dentelle blanche ornés de rubans de toutes couleurs. Cette mode, que nous avons déjà signalée, persiste et durera tout l'été, car elle sied à merveille à toutes les tailles : elle rend plus souples les tailles sveltes et dissimule celles qui sont trop fortes.

Ainsi que nous l'avions prévu, madame Célestine Quillet met à profit les jours pluvieux et innove les robes les plus distinguées. Nous en avons vu trois chez elle qui peuvent servir de spécimen d'élégance pour trois âges différents : une jeune grand'mère, une jeune femme et une jeune fille. Essayons de décrire ces trois robes : on a tant porté de volants depuis un an, que madame Célestine Quillet s'est dit et a fait comprendre à sa brillante clientèle que des jupes unies (ou avec d'autres ornements que ces volants multipliés qui font ressembler les femmes à des ballons) deviendraient une nouveauté, et, avec la hardiesse qui caractérise les habiles, parce qu'ils n'osent que ce qu'ils peuvent, madame Quillet a fait un choix des étoffes assez riches de dessin ou de tissu pour se passer de volants. La robe destinée à une jeune grand'mère que nous avons vue chez la couturière artiste était en taffetas très-fort à côtes en travers ; le fond était gris de plomb, et les côtes formant des rayures transversales, étaient faites d'une soie noire ; sur ce fond, d'un aspect un peu sombre, comme pour le rajeunir et pour l'égayer, se détachaient sur le devant de la jupe deux dispositions, cerise, blanc et noir, en forme de colonne torse, de vingt-cinq centimètres de large, montant de l'ourlet à la ceinture ; entre ces deux dispositions, était un ourlet formant redingote ; un ruban cerise, blanc et noir, parfaitement assorti à la disposition, était froncé autour des basques et d'un grand volant de vingt-cinq centimètres garnissant la manche. Autre innovation : le haut des manches, au lieu d'être tout à fait plat, était divisé en deux bouillons modérément gonflés. La robe pour la jeune femme était d'un beau taffetas fond blanc à colonnes formées par de larges raies de vingt centimètres, s'alternant comme il suit : une colonne composée d'une vingtaine de petites raies lilas, et l'autre chinée de rose, de vert et de marron. La jupe de cette robe était sans aucune garniture : au corsage, un ruban taffetas fond blanc et chiné, absolument comme la colonne de l'étoffe, était ruché autour des basques, des volants, des manches, enserrait les bouillons, se croisait en bretelle sur la poitrine et sur le dos, et flottait en nœud par derrière au milieu de la basque, en nœud encore à l'ouverture de la basque sous le bras, et aussi aux volants des manches.

La robe pour la jeune fille était en mousseline fond blanc à carreaux bleus : le carreau était formé par une ligne satinée ; dans chaque carreau riait un petit bouquet de fleurs printanières. La jupe avait sept plis. Le corsage était en jaconas blanc très-fin à menus petits plis comme ceux du devant des chemises d'homme cousus en travers. Ce corsage sans basques avait la taille

à peine à pointe et fixée sur un liséré. Au bas des manches et autour du cou était froncée une jolie valenciennes. Comme ornement, sur ce corsage blanc passait en bretelle un ruban de taffetas fond blanc tout parsemé de petits bouquets rappelant ceux de la jupe. Jamais on n'a plus employé de rubans que cette année : on en met et on en mettra partout, comme le gingembre de la satire de Boileau. Aussi la maison Audoyer, *A la Ville de Lyon*, ne peut-elle suffire à sa nombreuse clientèle. Cette maison mérite la vogue qu'elle a obtenue pour le choix exquis et varié de ses rubans, de ses galons et de ses effilés, depuis les larges et riches rubans veloutés, satinés, brochés, chinés, qui flottent en nœuds et en brides sur les chapeaux ou s'enroulent en ceintures sur les peignoirs de mousseline, jusqu'aux menus rubans qui pomponnent les bonnets, on trouve à la *Ville de Lyon* toutes les diversités de rubans en gaze et en taffetas, en satin, en velours, pour ruches, volants et ornements de robes et de mantelets.

Les élégantes ne portent de fleurs naturelles en bouquets que lorsqu'elles sont très-rares, c'est-à-dire en hiver ; mais au printemps, les fleurs sont laissées aux parterres où l'on va les respirer, ou bien dans les riches jardinières en bois de rose de Krieger. Un bouquet de main est d'ailleurs toujours fort mal porté sur le pavé, tandis qu'un flacon de cristal et d'or guilloché de chez Guerlain, renfermant à volonté l'essence ou plutôt la quintessence de la fleur la plus exquise, sied à la main et devient indispensable pour les jours chauds. A celles que les parfums fatiguent, nous recommandons les sels anglais de Guerlain : « Ils animeraient un marbre ! » nous disait l'autre jour un de nos grands poètes ; donc ils sont souverains pour ranimer les femmes nerveuses, qui n'ont du marbre que la blancheur et l'apparence. Rien de plus blanc, rien de plus froid, de plus virginal que la *lotion Guerlain*, si salutaire pendant tous les jours de printemps : on secoue fortement le flacon qui la renferme, on en mouille un mouchoir de batiste qu'on passe autour du cou, sur les tempes et sur les oreilles, partout où la peau est soulevée ou altérée par le frottement du peigne, la moiteur de la nuit ou l'impression de l'air ; quand la partie altérée est bien imprégnée de la liqueur bienfaisante, on la sèche avec un autre mouchoir de batiste ; et au bout de quelques jours de l'emploi de cette lotion souveraine, le tissu de la peau la plus délicate a repris toute sa fraîcheur et son moelleux naturels.

Soigner son teint implique que l'on soigne ses dents, ces perles du sourire : le tartrate de quinine de Guerlain préserve les gencives et l'émail de toute altération et leur enlève toute mucosité. L'élixir de Ruspini, dont Guerlain a hérité, répand dans la bouche une saveur si fraîche et si résistante que plusieurs heures après s'en être servi on la respire encore. Ce qui ajoute un nouveau prix aux merveilleuses préparations de Guerlain, ce sont les flacons de cristal, les pots en porcelaine de Chine et les boîtes en bois de rose, de



citronnier ou d'ébène où elles sont renfermées. L'élégance est la parure de l'utilité, et aucun magasin ne surpasse en élégance celui du parfumeur magicien. Rien n'est coquet comme les boiseries de chêne naturel incrusté de médaillons qui encadrent les grandes vitrines où s'étalent les flacons, les amphores, les coffrets et les sachets alignés. Les chaises et les fauteuils du magasin sont comme les boiseries, et dans le boudoir attenant, d'un luxe encore plus recherché, sont clos les fards miraculeux, les blancs sans pareils et d'autres préparations secrètes dont Guerlain vous dira le secret, mesdames.

Avec le goût qui caractérise tout ce que fait Guerlain, on peut s'imaginer quel confort et quelle distinction réunis doivent se trouver dans un établissement de bains dirigé par lui, et quand cet établissement est situé sur les bords de la mer, à Crottoy, sur une de ces belles plages de la Picardie d'où l'on aperçoit les côtes de l'Angleterre, qui ne voudrait passer là une saison, dormir dans ces jolies chambres meublées à l'anglaise, causer dans ces riches salons, descendre cette belle terrasse à l'italienne et se baigner dans le flot calme et caressant de l'Océan; puis se reposer dans cette bibliothèque choisie, au milieu des bons livres qui deviennent de bons amis; danser ou jouer, le soir, dans les salons de conversation brillamment éclairés, et tout cela au bruit de la mer qui se balance et murmure, et dont les oscillations éternelles déroulent sous les yeux un imposant spectacle! Ce sont toutes ces sensations réunies que Guerlain offre aux belles oisives Parisiennes dans ses bains de mer du Crottoy. Partez, heureuses du monde qui le pouvez, le chemin de fer vous transportera comme par enchantement, et vous trouverez là-bas cette trinité du bonheur : le repos, la distraction, la santé!

#### Détails du Dessin.

*Première toilette.* — Robe en tarlatane blanche brochée de bleu. La jupe est ornée de trois volants. Le corsage décolleté, plat, sans basques, est à manches courtes plates; au bas des manches, autour de la poitrine et des épaules est un rang de la même disposition brochée qui se trouve au bord des volants. Le canezou qui cache ce corsage plat est en dentelle noire et ruban taffetas : le ruban peut être remplacé par du velours. — Chapeau de paille d'Italie orné de deux touffes de plumes blanches. Le dessous de tête est en blonde et fleurs de pêcher. Les brides sont en large ruban de taffetas blanc avec une raie de satin au bord.

*Seconde toilette.* — Robe de taffetas gris perle très-pâle glacé de blanc. La jupe est garnie de quatre volants à dispositions brochées lilas; la même grecque qui orne les volants se répète en plus petit au corsage, autour des basques, au bas des volants des manches et sur les barrettes croisées sur la poitrine. — Col en point

de Bruxelles. Manches de dessous assorties. — Châle de l'Inde fond blanc, bordure et franges en or fin et soie jaune. — Chapeau en blonde orné de violettes de Parme.

## LE TESTAMENT DU JUIF.

(SUITE.)

— Owen, Owen, mon cher enfant, s'écria mon grand-père en se penchant sur la balustrade au moment où les fers se croisaient, arrêtez! au nom du ciel, arrêtez! Ne vous battez pas contre ce ferrailleur! Il vous tuera comme un chien!

Les combattants levèrent un moment la tête du côté de l'interrupteur et se remirent en garde.

Le major, voyant l'inutilité de ses remontrances, descendit en personne dans l'arène, non point par la route ordinaire des escaliers, mais par la plus courte, par la perpendiculaire, en sautant d'un bond de la galerie au milieu de la salle, tour de force qu'il n'exécuta pas, on le pense bien, avec la légèreté d'un clown. Mais le bruit de sa chute fut complètement perdu dans le tonnerre d'une immense décharge d'artillerie qui ébranla les murailles. Au bruit de la poudre se mêla instantanément celui du sifflement des obus, et, avant que l'écho de la première décharge eût cessé de retentir, l'explosion successive des bombes, le craquement des portes, la chute des cheminées et des toits vinrent mettre le comble au tumulte. Un obus éclata dans la salle en l'emplissant de fumée. Pendant une minute mon grand-père se sentit tout étourdi du choc. Quand la fumée se fut un peu dissipée et qu'il fut revenu à lui, le premier objet qui frappa ses yeux fut l'officier allemand étendu sur le carreau et le docteur à ses côtés. Von Dessel avait une grave fracture de la cuisse et deux doigts de la main droite coupés, ce qui désormais le privait pour toujours de sa redoutable feinte en tierce.

— Que diantre peut-il y avoir? demanda mon grand-père au moment où une seconde volée de projectiles passait au-dessus de leurs têtes.

— Mais quelque chose d'assez peu agréable, répondit Rushton, qui, blessé aussi mais légèrement, étanchait son sang avec son mouchoir; ces enragés Espagnols bombardent la ville.

Le major alla droit à Owen, et, lui saisissant la main avec effusion :

— Nous n'en voudrions pas pour cela aux Espagnols, dit-il; ils vous ont sauvé la vie, mon enfant.

#### IV.

Furieux de voir leur blocus forcé par la flotte de Darby, les Espagnols s'en vengèrent en dirigeant de



leurs batteries du Terrain Neutre un feu si bien nourri qu'en quelques heures la ville ne présenta plus qu'un monceau de ruines. Ce désastre fut d'autant plus sensible aux assiégés qu'il arrivait au moment où chacun se livrait à l'allégresse et rendait grâces au ciel.

Aussi ce fut un terrible contraste que la gaieté générale des habitants au moment où mon grand-père entra au jeu de paume, et l'alarme devenue universelle quand il en sortit. Cette foule, qui tout à l'heure regagnait joyeusement les maisons, en fuyait maintenant avec terreur. Les rues étaient de nouveau encombrées de malheureux qui commençaient à se croire le jouet de quelque puissance infernale. Des familles tout entières, vieillards, enfants, domestiques, se précipitaient dans les rues, et fuyaient du côté du midi pour se mettre autant que possible à l'abri des boulets et des bombes. Les uns emportaient des parties de mobilier ramassées à la hâte, et simplement parce qu'elles étaient tombées les premières sous leurs mains; d'autres avaient avec eux les chaises sur lesquelles ils étaient assis l'instant d'avant. Mon grand-père remarqua un individu qui se sauvait, les épaules lourdement chargées d'une table d'acajou, dont les pieds démontés étaient sans doute restés dans la maison, et une femme qui d'une main entraînait un enfant tout en pleurs et de l'autre tenait un gril encore tout ruisselant de la graisse de quelque morceau de viande qu'elle faisait cuire.

Les débris des toits commençaient à joncher les rues, et çà et là à travers l'énorme brèche d'un mur à moitié rasé par le canon, la vue plongeait à l'aise dans l'intérieur des maisons, où l'on apercevait les meubles, les glaces et les tentures juste comme ils étaient au moment où les habitants les avaient quittés. Des soldats en armes se pressaient de tous côtés à l'appel du clairon et se frayaient assez brutalement un chemin parmi les fuyitifs.

La maison du juif Lazaro fut une des premières sérieusement atteintes. Le mur de façade du grand magasin dont nous avons parlé plus haut était depuis longtemps déjà lézardé de profondes crevasses, ravage du temps ou vice de construction. Aussi le premier boulet qui vint battre cette muraille en abattit un grand pan et mit ainsi à nu les trésors empilés du vieil avare.

L'instinct de la conservation avait tout d'abord poussé le juif à fuir. Mais, en revenant timidement examiner sa propriété, la vue du mur en ruine et les risques auxquels se trouvaient exposées ses richesses firent taire en lui pour le moment tout sentiment de danger personnel. Apercevant un groupe de soldats qui sortaient d'une taverne voisine, il les pria instamment de l'aider à transporter ses marchandises en lieu de sûreté, leur promettant en retour une bonne récompense.

Justement, un des soldats à qui s'adressait cette pressante invitation était notre connaissance M. Bags.

— Oh, oh! dit M. Bags, voilà une chance, j'espère, camarades! Penser que nous allons pouvoir rendre service à ce bon M. Lazaro, qui nous veut tant de bien, à cet excellent et respectable juif qui nous paye toujours si libéralement les objets que nous lui portons! Certainement que nous allons vider toute sa boutique, et nous ne souffrirons pas qu'il se charge de quoi que ce soit. Ah! ah! ah!

Et, pour donner plus de sel à son ironie, M. Bags fit une affreuse grimace en clignant de l'œil à ses compagnons.

L'idée de prêter assistance à Lazaro fut considérée comme une délicieuse plaisanterie, et anima la troupe de la plus franche gaieté jusqu'à la porte du magasin où le juif les entraînait en marchant à leur tête.

— Et s'il se trouve quelque chose de bon à manger ou à boire, nous nous ferons un plaisir de le transporter, n'est-ce pas, les enfants? et nous n'aurons pas besoin de nos épaules pour cela encore! dit Bags en escaladant un monceau de débris.

— Ceci d'abord, ceci d'abord, mes amis, s'écria le juif en se précipitant vers une rangée de barils un peu séparés de la masse des autres articles.

— Ah! ceci d'abord? dit Bags, ce sont les meilleurs, hein? Merci, monsieur Lazaro, nous allons voir ce qu'il y a dedans.

Et ramassant un foret qui se trouvait là, il se mit à faire un trou dans un des barils, en priant un de ses amis, qu'il appela Tim, de vouloir bien expérimenter la futaille voisine.

— Voleurs! hurla le juif, témoin de ce procédé, et saisissant Bags par le bras: Sortez de mon magasin, sortez, misérables, et ne touchez plus à rien.

Bags le repoussa du poing et l'envoya du même coup tomber dans un coin; puis, voyant la liqueur couler du trou qu'il venait de percer, il y appliqua ses lèvres.

— C'est de l'eau-de-vie, dit-il en reprenant haleine, du vrai cognac, camarades. Bénis soient les boulets espagnols qui nous ont montré le chemin!

Et il répéta sa première accolade.

Pendant ce temps ses camarades n'étaient pas restés oisifs: d'autres barils furent ouverts et soumis à une savante dégustation.

Le juif ne savait plus comment leur faire abandonner leur butin. Il commença d'abord par les menacer, puis il leur offrit une compensation, puis il se mit à les flatter; enfin, comme dernière ressource, il tenta de s'interposer de vive force, quand un boulet ennemi, entrant dans l'établissement, prit en écharpe une longue enfilade de barils, défonçant le contenant et répandant le contenu. La pièce fut aussitôt inondée de liquides. Un déluge de vins, de mélasses, d'huiles et de spiritueux couvrit le sol, submergeant les débris de biscuits et de salaisons qui le jonchaient. Un soldat fut tué roide, et M. Bags ne dut son salut qu'à l'heureux hasard qui fit qu'il venait de retirer sa tête du baril objet de sa sollicitude.



Le juif, à moitié étourdi par une blessure qu'une douve lui fit au front, et près de perdre la raison en assistant à la destruction de ce qu'il possédait, vint sur le seuil du magasin et s'assit parmi les débris. D'autres pillards ne tardèrent pas à suivre l'exemple des maraudeurs, mais il ne fit aucune tentative pour les arrêter, et ils passèrent par-dessus lui. Mon grand-père, qui en ce moment regagnait son logement, se sentit glacé d'horreur à la vue de Lazaro. Un tonneau plein de farine, qui avait été défoncé comme les autres, avait couvert de son contenu la tête et la figure du juif. Le sang qui s'échappait de la blessure que le malheureux avait au front s'était ainsi attaché en pâte à ses joues et à sa barbe, et le rendait hideux à voir. Sa fille avait attendu à la porte du jeu de paume jusqu'à ce qu'elle eût vu sortir Owen sain et sauf, après quoi elle s'était mise sous la protection du major pour retourner au logis. Frappée d'épouvante à la vue de son père en si triste état, Esther se jeta au-devant du juif et lui passa ses bras autour du cou. Alors seulement il sembla sortir de sa torpeur, il se leva, jeta un regard en arrière dans sa maison, et, comme réveillé soudain par la vue du désastre, il leva ses mains crispées en proférant un si effroyable blasphème, qu'un dévot Espagnol, qui sortait du magasin avec le butin qu'il venait d'y voler, lui ferma la bouche d'un coup de poing. Le juif n'y prit pas seulement garde, et continua d'exhaler sa fureur jusqu'à ce que, épuisé par la perte de son sang et étouffant sa rage, il tomba sur le sol privé de sentiment.

Mon grand-père appela à l'aide quelques soldats qui passaient, et les chargea de transporter le blessé à l'ambulance des casernes du Sud; puis, reprenant sous son égide la pauvre Esther tout en larmes, il accompagna le malheureux juif pour veiller à ce qu'on eût soin de lui.

Toute la journée, aux différents exercices, M. Bags fut toujours porté absent. C'est qu'en effet le digne soudard était occupé à des travaux beaucoup plus intéressants pour lui que ses devoirs de soldat. Un vaste champ s'ouvrait à son humeur entreprenante et à celle des vauriens de son espèce. Il s'agissait de profiter de la circonstance qui livrait à leur industrie des objets précieux de toute nature, abandonnés par leurs propriétaires dans des maisons et des boutiques où les serrures et les verrous ne servaient plus à rien. Aussi, quoique le feu, qui, au milieu de la journée, avait cessé pendant une heure ou deux, eût repris le soir avec plus d'intensité que jamais, l'ardeur des pillards n'en fut point un instant ralentie.

Vers minuit un factionnaire, placé en sentinelle sur les hauteurs de Rosia (nom qu'on donne à une certaine partie du rocher, située au midi, près de l'hôpital), remarqua un individu embusqué dans une des batteries, et lui cria Qui vive! Ne recevant pas de réponse, il menaçait de faire feu, quand Bags (car c'était lui) s'avança avec précaution un paquet à la main.

— Chut, Bill! dit Bags en reconnaissant dans la sentinelle un de ses amis. Ne fais pas de bruit, c'est moi, Bags, Pincettes, tu sais, ajouta-t-il pour mieux prouver l'identité de sa personne.

— Que diable fais-tu donc là, imbécile? demanda l'autre d'un ton bourru. Ne sais-tu pas que le piquet est à ta recherche?

— C'est que j'ai là certaines petites choses que je voudrais cacher quelque part, dans le cas où je serais pris, répondit Bags. N'aie pas l'air de m'avoir aperçu, Bill, et je déloge au plus vite.

— Qu'est-ce donc que tu as à cacher? demanda Bill, les allures de son ami piquant sa curiosité.

— Quelques petites bagatelles que j'ai ramassées dans la ville, répondit Bags. C'est dommage que tu aies été de garde aujourd'hui, Bill, il y avait là-bas de bonnes petites récoltes à faire. J'ai gardé quelque chose pour toi, Bill, ajouta Bags dans un étrange accès de générosité.

Cependant la sentinelle, personnage digne à tous égards de l'amitié de M. Bags, sans paraître touchée de l'attention délicate de celui-ci, se mit en devoir de sonder le paquet avec la pointe de sa baïonnette.

— Doucement, Bill, dit Bags, ça ne veut pas être touché, ça.

— Voyons ce que c'est, dit Bill.

— Du tout, du tout, dit Bags, ça n'en vaut pas la peine.

— Et si j'appelais le sergent de garde? dit Bill.

— Tu ne ferais pas une action pareille, dit Bags du ton d'un homme révolté. Non, non, Bill, je te connais, tu es incapable de le faire, j'en réponds.

— C'est mon devoir, dit le factionnaire en posant à terre la crosse de son fusil et en appuyant son coude sur le bout du canon. Tu vois bien que rien n'est plus vrai que ce que tu disais, Pincettes, que c'était dur pour moi de me promener avec ce satané mousquet dans les mains (et il frappait sur son arme) toute une journée pour quatre pence et demi, tandis que toi tu fais ta fortune pendant ce temps-là. Oui, mille bombes! c'est dur, je le répète, Pincettes!

— Sois tranquille, va, il y en aura encore assez pour toi demain, observa Bags en manière de consolation.

— Allons, mon cher camarade, convenons d'une chose. Qu'est-ce que tu me donneras si je te laisse cacher ça? dit Bill en montrant le paquet. Partageons-nous par moitié?

— Ce n'est pas là parler en ami, Bill, répondit Pincettes, profondément dégoûté de l'égoïsme d'une semblable proposition. Personne ne m'a jamais vu faire de peine à un camarade chaque fois que j'ai été de faction. Combien y a-t-il que je t'ai laissé cuver ton vin une heure dans ma guérite, jusqu'à ce que tu pusses rentrer au quartier, un jour que je montais la garde à la Poste? Tout le paquet ne vaut pas dix-huit pence; encore m'a-t-il fallu travailler dur pour cela.



— Donnes-tu moitié? répéta Bill sans s'émouvoir le moins du monde au souvenir des bienfaits passés.

— Non, de par tous les diables! répondit Bags en fureur.

— Serg...! commença Bill en élevant la voix et en se mettant au port d'armes.

— Attends, interrompit Bags, n'appelle pas le sergent. Mieux vaut la moitié que rien du tout, si tu le prends sur ce ton-là. Va donc pour la moitié.

— Ah! dit Bill en reprenant sa première position, je commence à croire que nous allons nous entendre. Et maintenant voyons ce que c'est, Pincettes.

Bags, tout en marmottant sa désapprobation d'un traitement aussi indigne, plaça le paquet sur le créneau du retranchement et se mit à le dénouer.

Dix-huit pence étaient assurément une évaluation bien faible. Bags avait visité la boutique d'un joaillier. Des montres, des bagues, des bracelets, des broches, des chaînes d'or étincelèrent tout à coup sur la sombre surface du mouchoir de M. Bags.

— Que vois-je, grands dieux! s'écria Bill donnant cours à un joyeux éclat de rire. Ma foi, quand nous aurons vendu ces bijoux, m'est avis que nous nous faisons banquiers. Pincettes et C<sup>ie</sup>, hein? dit gaiement le facétieux Bill.

Bags cependant lui expliqua qu'il était loin de compte dans son estimation, attendu, disait-il, que la plupart de ces objets étaient en chrysocale et les pierreries en verre. Aussi, pour éviter tout dérangement à son ami Bill, lui proposait-il de les vendre seul, le mieux possible, et de lui apporter la moitié du produit, qui ne saurait être certainement au-dessous de neuf pence et qui pourrait bien s'élever jusqu'à un demi-dollar. Cet arrangement, toutefois, n'obtint pas l'assentiment de Bill, qui insista pour qu'il fût fait deux lots du butin. Mais là-dessus il y eut encore un léger malentendu, car chacun d'eux avait jeté son dévolu sur une montre gigantesque qui n'aurait jamais pu entrer dans un gousset moderne, et dont le cadran était orné de peintures mythologiques. La dimension du bijou et le brillant des couleurs faisaient supposer à l'un et à l'autre que cette montre avait une valeur immense. Enfin, comprenant qu'ils ne pouvaient pas s'accorder immédiatement sur ce point, ils remirent le partage au lendemain.

— Je vais te dire où il faut mettre le magot, dit Bill; les canons de cette batterie n'ont pas été tirés depuis des années, et il n'est pas probable qu'ils le soient de sitôt, bien qu'on les ait chargés l'autre jour. Ote le bouchon de celui-ci et fourres-y le paquet.

Bags approuva cette idée, retira le bouchon de la pièce, y enfoua son butin aussi loin que son bras put atteindre, et reboucha le tout.

— Tu n'y toucheras pas, sur l'honneur? dit Bags avant de partir.

— Sur l'honneur, répondit Bill, et Bags disparut.

Néanmoins il ne se sentait pas assez de confiance dans l'intégrité de son allié pour l'abandonner tout à

fait à ses seuls instincts. Il pensa que Bill pourrait bien profiter de son absence pour dénicher le trésor ou pour se rendre coupable de quelque autre félonie. Il retourna donc sur ses pas à quatre pattes et sans bruit jusque derrière une pointe de rocher d'où il pouvait inspecter toute la batterie.

Pendant quelque temps Bill se promena gravement de long en large devant son poste. Bags remarqua pourtant que, dans le périmètre de ses promenades, raccourcies d'instant en instant, il comprenait toujours la pièce dans laquelle gisait le fameux dépôt. A la fin, il s'arrêta tout auprès, plaça son fusil contre le parapet, et s'approchant de la bouche du canon, il en retira le bouchon.

Au même moment une sentinelle voisine donna l'alarme. Le poste sortit, et Bill, rebouchant le canon à la hâte, reprit son fusil et chercha du regard la cause de l'alerte. A un mille environ dans la baie, on apercevait plusieurs petits feux rouges. Bill se creusait la cervelle pour deviner ce que ce pouvait être, quand un nombre égal de jets de lumière partirent du même point, et il entendit le sifflement d'une volée de boulets qui fendaient l'espace à une assez grande hauteur au-dessus de sa tête. Les canonniers espagnols attaquaient le Midi.

Les tambours battirent aux armes, et en quelques minutes la batterie fut pleine d'artilleurs. A la grande stupéfaction de MM. Bags et Bill, toute la rangée de canons fut pointée, et auprès de chaque pièce vint se poster un artilleur avec une mèche allumée à la main. Alors on eût pu voir, à la lueur bleuâtre des torches, une face livide et bouleversée se dresser derrière un quartier de roche voisin, les yeux hagards et la bouche entr'ouverte, dans une attente poignante.

— Numéro un: feu! dit l'officier au canonnier de la pièce qui recélait le trésor de M. Bags.

— Non, non! s'écria Bags bondissant brusquement de son embuscade.

La mèche toucha la lumière. La décharge qui s'ensuivit parut briser toutes les fibres du cœur de M. Bags, et la magnifique spéculation sur laquelle il avait compté pour faire sa fortune avait fini comme tant d'autres... en fumée. Il regarda un moment dans la direction de la flamme, comme s'il eût espéré voir briller ses montres et ses bijoux, puis il tourna le dos et disparut dans l'obscurité.

Après quelques bordées sans effet, les Espagnols semblèrent reconnaître la mauvaise portée de leur tir et prendre des mesures pour le rectifier. Plusieurs boulets atteignirent l'hôpital, et quelques bombes, après avoir percé le toit, vinrent éclater dans les salles même des malades. Le malheureux juif Lazaro, en proie à un violent accès de fièvre produit par sa blessure de la veille, fut encore atteint par l'éclat d'une bombe qui fit explosion dans la salle où, par les soins du major, il avait été déposé. Du même choc le plafond et une partie de la muraille s'écroulèrent, et, dans le



désordre qui s'ensuivit, le juif en délire se précipita hors de l'hôpital, suivi seulement de sa fille, qui n'avait pas quitté le chevet de son lit.

On ne s'aperçut pas d'abord de son absence, et quand ensuite on remarqua sa disparition, les recherches qu'on fit pour le retrouver ne donnèrent aucun résultat.

Un factionnaire avait bien vu une sorte de fantôme blanc, suivi d'une autre personne qui criait après lui, traverser précipitamment la route et disparaître derrière les buissons; mais l'inspection de l'endroit désigné ne put faire découvrir leurs traces, et les gens qui se prirent à y songer davantage en conclurent que l'un et l'autre étaient tombés à la mer.

## V.

Les pages suivantes du journal de mon grand-père sont remplies d'anecdotes plus singulières les unes que les autres sur les effets produits par les boulets ennemis. Le feu des batteries espagnoles de terre et de mer réduisit bientôt la ville à néant, et les scènes d'horreur de la journée se renouvelaient la nuit bien plus terribles encore. Parmi les moindres maux que note mon grand-père comme résultant d'une canonnade incessante, et qui atteignent ceux qui ne sont pas engagés dans l'action d'une manière assez directe pour distraire leur attention du bruit, un des plus curieux est assurément l'irritation extrême produite par l'interminable continuité des coups, irritation qui, chez les personnes à tempérament nerveux et impressionnable, dégénère en exaspération positive.

Quelques-uns des nombreux incidents qu'il enregistre sont aussi racontés par l'historien Derwentwater, entre autres l'anecdote d'un homme qui, après avoir été pour ainsi dire mis en pièces par l'explosion d'un obus, revint cependant à la vie. Il avait la tête horriblement fracturée, le bras gauche brisé en deux endroits, une jambe à moitié emportée, la peau et les muscles de la main droite déchirés, les doigts coupés et tout le corps meurtri et brûlé par la poudre. Sa personne présentait un objet si horrible, que les chirurgiens n'avaient pas le moindre espoir de lui conserver la vie et qu'ils ne savaient par quel bout commencer pour le panser.

Le soir même il fut trépané. Quelques jours après on lui amputa la jambe et on pansa ses autres blessures. Comme il était doué d'une excellente constitution, la nature fit pour lui un miracle, et au bout de onze semaines la cure était complète.

« Il se nomme Donald Ross, et aujourd'hui, continue M. Derwentwater avec ce ton qu'on pourrait prendre pour de l'ironie, si jamais le digne historien s'était laissé aller à cette figure de rhétorique, ce brave soldat, ou plutôt ce qui reste de sa personne, bénit la main généreuse de son souverain, qui lui a accordé pour tout le temps de sa vie une pension de neuf pence par jour. »

Mon grand-père, à ce qu'il paraît, eut aussi son aventure. Pendant un moment de répit laissé aux assiégés, il était un matin assis sur un fragment de rocher dans le jardin, derrière son habitation, occupé à lire son auteur favori. Soudain le feu recommence, et un obus, labourant la terre à quelque distance de lui, vient rouler à ses pieds. Il regarda avec distraction le terrible projectile, et, soit qu'il n'en eût pas immédiatement reconnu la nature, ou soit que la surprise qu'un péril imprévu cause aux plus braves eût paralysé ses forces, il demeura immobile, l'œil fixé sur l'obus, dont la mèche sifflait à cinq ou six pas. Trois secondes de plus, et l'enveloppe mortelle de mon grand-père eût repris son état primitif d'atome, si l'intrépide Carlota, qui en ce moment cueillait des fleurs pour s'en faire un bouquet, ne se fût élancée vers lui, et, le saisissant par le bras, ne l'eût entraîné derrière un mur. Ils y étaient à peine retranchés, que l'obus éclata et réduisit en poussière la pierre sur laquelle le major était assis auparavant. A la narration de cet incident, le journal du major ajoute une tendre réflexion à l'adresse de sa femme et une pieuse prière.

Les vivres apportés par la flotte étaient dans une position fort critique. La destruction des maisons et des bâtiments empêchait qu'on ne pût les mettre à l'abri du feu de l'ennemi et de la pluie. Certaines provisions furent empilées sous des voiles de navire; d'autres, qui ne pouvaient pas rester ainsi exposées aux intempéries, durent être transportées dans la grotte de Saint-Michel.

Cette grotte est une des plus intéressantes curiosités du rocher de Gibraltar. Son ouverture, très-peu large du reste, est située sur le flanc de la montagne, à plusieurs centaines de pieds au-dessus de la mer. L'intérieur s'évase en une salle immense, dont la voûte, que l'obscurité empêche d'apercevoir, est soutenue par des pilastres formés de stalactites. De cette salle principale rayonnent des souterrains plus étroits, qui par des passages noirs conduisent à des profondeurs inexplorées. C'est en prenant une de ces voies que, selon la tradition, le gouverneur O'Hara s'était avancé, plus loin que ne l'avait encore fait aucun homme, dans une deuxième grotte où il a laissé son épée pour être retrouvée par le premier explorateur qui se montrerait aussi aventureux que lui. Mais, soit que la tradition ait menti, soit que l'arme ait été enlevée par quelque gnome ou bien que l'exploit du gouverneur soit resté jusqu'ici sans rival, le fait est que l'épée n'a jamais été retrouvée.

Le soin d'emmagasiner là les vivres fut dévolu au lieutenant Owen. Mon grand-père, n'ayant rien de particulier à faire, et désireux d'échapper autant que possible, pour quelques heures du moins, au bruit assourdissant du bombardement, offrit à son jeune ami de l'accompagner.

Le jour était sombre et triste, et la pluie avait rendu le sentier si glissant, que les mules chargées de provi-



sions avaient toutes les peines du monde à le gravir. En commençant l'ascension de la montagne, mon grand-père et Owen se livrèrent d'abord à un joyeux entretien, mais peu à peu la difficulté de respirer réduisit le major aux monosyllabes, et la dernière partie du voyage s'acheva en silence. De temps en temps le major s'arrêtait et se retournait, autant pour jouir du panorama que pour reprendre haleine. Au-dessous de lui à droite s'allongeait la partie méridionale de la ville, convertie en des monceaux de ruines d'où sortaient çà et là une poutre vacillante et un pan de mur qui achevaient de s'écrouler; mais les canons ennemis, aussi bien que ceux qui leur répondaient, étaient invisibles de cet endroit. Tout à fait au-dessous et en face, le sol offrait un curieux assemblage de tentes et de huttes de toute espèce, où la population chassée de ses maisons était venue chercher un abri précaire. Le seul édifice visible qui conservât encore sa première forme, c'était le Couvent, résidence du gouverneur, protégé par des toits à l'épreuve de la bombe, et dont une compagnie d'ouvriers réparait les dégâts à mesure qu'ils se produisaient. La baie, jadis couverte de mâts et de voiles blanches, était dans ce moment nue et triste. On n'apercevait que les croisières ennemies embossées en face sous la côte d'Espagne.

Garry Owen et mon grand-père arrivèrent à l'entrée de la caverne un peu en avance du convoi. A leur grande surprise, une fumée s'en échappait, et, en approchant davantage, leur odorat fut agréablement affecté par une odeur d'épices et de viande rôtie. Ils s'approchèrent sur la pointe du pied et regardèrent à l'intérieur.

M. Bags et une couple d'amis, assis autour d'un feu, faisaient rôtir un cochon de lait savamment retroussé et pendu par les pieds à une artistique crémaillère. Le feu, à défaut d'autre combustible (le combustible était extrêmement rare à Gibraltar), était entretenu au moyen de petites bottes de cannelle volées sans doute dans la boutique de quelque épicier, et, comme la flamme baissait, M. Bags la raviva avec un nouveau petit fagot qu'il prit sur un tas de cette odorante écorce placé à sa portée. Mistress Bags, elle, était occupée à arroser ce rôti homérique avec une grande cuiller de fer.

En ce moment, M. Bags frappa de la lame de son couteau sur l'échine de l'animal. Il en résulta un son sec et pétillant qui fit venir l'eau à la bouche de mon grand-père et qui augmenta l'impatience de M. Bags.

— Polly, dit-il à sa femme, je suis d'avis qu'il lui faut cinq minutes encore.

Et il jeta un regard aux deux autres soldats pour s'assurer si leurs opinions concordaient avec la sienne. Disons en passant qu'Owen reconnut dans ceux-ci, aussi bien que dans Bags, des hommes de sa compagnie qui avaient été portés absents depuis plusieurs jours, et qu'on supposait passés à l'ennemi.

— Il est à point, dit l'un d'eux en se léchant le pouce

et l'index qu'il avait rapprochés du rôti pour le déguster.

— Quant à moi, dit l'autre, je n'aime pas la viande trop cuite, et je n'ai qu'une chose à dire : que ceux qui veulent attendre attendent et que ceux qui veulent commencer commencent. Ce disant, il se leva, le couteau à la main, avec le geste d'un maître d'hôtel.

— Arrêtez; encore une minute, dit mistress Bags; je vais vous donner quelque chose pour faire patienter votre estomac.

Et, se dirigeant vers un angle de la grotte où était déposé un grand baril, elle emplit un pot d'étain qu'elle tendit à l'impatient amateur de rôti saignant. Celui-ci vida le pot à moitié et passa le reste à ses compagnons.

— La cannelle est meilleure avec le porc qu'avec la plupart des autres viandes, dit M. Bags; ça gâte le goût de l'oie, parce que ça ne va pas avec les oignons, et ça rend la chair du poulet flasque et mollassé; mais avec le cochon, rien de plus exquis!

— Qu'est-ce qu'il reste dans le garde-manger? demanda un des convives.

— Il y a encore pour une semaine de bonne chère, répondit mistress Bags, et nous pourrions facilement faire durer cela dix ou quinze jours.

— Ma foi! dit l'autre, on dira ce qu'on voudra des sièges, mais c'est le meilleur temps que j'aie jamais eu.

— C'est très-bien dans le jour, dit Bags; mais les nuits sont froides, et la compagnie de ce fantôme n'a rien d'agréable. Je l'ai encore vu la nuit dernière.

— Ah! dit l'ami de M. Bags, fais-nous-en donc la description, Pincettes.

— C'était quelque chose de blanc, dit Bags en baissant la voix, avec des yeux de spectre. C'est toujours aux yeux qu'on reconnaît les fantômes. Je me levais pour chercher à boire, car j'avais la gorge enflammée, quand il s'est avancé lentement du fond de la caverne. C'est alors que je vous ai parlé, et je ne l'ai plus revu, parce qu'il avait disparu.

— Les esprits disparaissent toujours quand on parle, dit mistress Bags. Mais laissons là l'esprit et occupons-nous de la chair, ajouta mistress Bags, qui plaisantait parfois assez agréablement : le porc est juste à point.

A ce moment intéressant, et juste comme chacun se disposait à tomber sur le rôti, les pas des mules qui approchaient vinrent frapper les oreilles de nos convives. Owen alla au-devant de ses soldats, et prenant six hommes avec lui, il entra dans la grotte et fit arrêter les délinquants stupéfaits.

Une fois le premier étonnement passé, Bags implora le pardon d'Owen pour lui et ses amis, n'ayant eu, disait-il, d'autre intention que de faire une petite partie pour effacer le souvenir des mauvais jours. Mistress Bags, comme à l'ordinaire, crut devoir faire des frais d'éloquence. Elle paraissait persuadée que l'énumération des familles distinguées chez lesquelles elle avait conquis sa réputation de cordon bleu serait un argument puissant en faveur des coupables; aussi ne cessa-t-elle de



parler jusqu'à ce que la garde se fut emparée d'eux pour les conduire au fort. C'est alors qu'en forme de péroration elle en appela à mon grand-père comme étant le dernier gentleman dans la famille duquel elle eût servi, — et le lecteur sait avec quel profit pour la maison. Le major, qui ne pouvait lui pardonner son jambon mis à la broche, ne lui répondit que pour la traiter de « femme horrible; » mais en même temps il disait à l'oreille d'Owen qu'il espérait bien que la punition ne serait pas trop sévère.

— Si nous les avons pris après dîner, dit-il, je ne les plaindrais pas du tout.

— Ne vous inquiétez pas d'eux, dit Owen; commençons notre besogne. Il s'agit de choisir l'endroit le plus sec pour mettre les vivres.

Disons tout de suite, pour en finir avec M. Bags, qu'il dut s'estimer heureux de ne pas être pendu comme pillard et déserteur. La cour martiale, qui lui fit grâce de la vie, le condamna à recevoir un nombre de coups de fouet que je ne veux pas spécifier, de peur de faire dresser les cheveux de nos modernes philanthropes humanitaires.

— Venez, major, dit Owen, peut-être allons-nous trouver encore d'autres vauriens de la même espèce dans le cours de nos investigations.

Le major ne bougea pas; il était à contempler d'un œil fasciné la peau dorée du cochon de lait.

— C'est une idée ingénieuse que ce feu de cannelle, dit-il. Quel goût peut avoir la viande?

Owen, qui avait déjà fait quelques pas, ne l'entendit point.

— Avez-vous un couteau sur vous, Frank? dit le major. Savez-vous que j'ai une furieuse démangeaison de goûter à cet animal? C'est peut-être un progrès dans l'art culinaire qui vaut la peine d'être constaté.

Owen n'avait pas de couteau, et aucun de ses hommes n'en avait non plus, mais l'un d'eux remarqua que le sabre du major pourrait bien faire l'affaire.

— Oui, sans doute, dit le major. L'idée est excellente! Je ne vois pas pourquoi les sabres ne serviraient pas au besoin de couteaux à découper.

Ce disant, il tira le sien du fourreau, et tailla sur le dos du cochon une croustillante bouchée sur laquelle il mit un peu de sel et qu'il porta à sa bouche.

— Délicieux! s'écria le major. Je vous donne ma parole d'honneur, Owen, que c'est délicieux! La cannelle lui donne une sorte de....

Ici une seconde bouchée plus grosse que la première interrompit l'appréciation critique.

— Il ne doit pas être bien loin de l'heure du goûter, dit le major s'arrêtant le sabre à la main quand il eut fini d'avalier. Puis tirant sa montre : — Dieu me bénisse! dit-il, il ne s'en manque que d'une demi-heure. Croyez-vous que cette besogne vous prenne beaucoup de temps, Owen?

— Une couple d'heures à peu près, répondit Owen.

— Ah! vous voyez bien, mon cher ami, reprit le

major, que l'heure du goûter sera passée depuis longtemps quand nous rentrerons chez nous. Je ne vois pas, ma foi, pourquoi nous ne prendrions pas un à-compte dès à présent. On ne peut rien manger de meilleur que ce porc. J'aurais seulement voulu que cette femme se tirât moitié aussi bien de mon dîner. Caporal Hodson, voulez-vous me passer un morceau de ce biscuit qui est auprès de vous?

Et, se taillant une large tranche de porc, mon grand-père la mit sur son biscuit, et, après l'avoir saupoudrée de sel et de poivre, condiments que n'avait pas oubliés mistress Bags dans ses arrangements gastronomiques, il suivit Owen dans le fond de la grotte en attaquant biscuit et porc à belles dents.

La pente est d'abord rapide de l'entrée de la caverne jusque vers le milieu; mais là elle s'adoucit considérablement. Comme le jour n'arrive qu'à l'entrée, l'obscurité de l'intérieur est presque impénétrable à l'œil. Les soldats avaient apporté des torches. Quand on eut trouvé un lieu convenable, ces torches furent collées à différents endroits contre les parois du rocher; puis l'on commença à décharger les mules à l'entrée de la grotte et à transporter les fardeaux dans l'intérieur.

Au milieu de la confusion et du bruit résultant de l'opération, le petit chien donné par Esther à Carlota, qui avait suivi le major, auquel il s'était bien vite attaché, se mit à aboyer et à pousser des hurlements plaintifs dans une cavité obscure derrière un des piliers naturels dont nous avons parlé. Comme le petit animal ne se taisait pas, un des soldats prit une torche et s'avança dans cette direction pour voir après quoi il en avait. Presque aussitôt le soldat se mit à crier qu'il y avait là un homme.

Mon grand-père s'approcha vivement, et, au bout de quelques pas, il fut sur le lieu de la découverte. Le soldat s'était arrêté et tenait sa torche au-dessus d'un individu étendu à terre, couché sur le dos. Dans cette figure souillée de sang, mon grand-père eut d'abord quelque peine à reconnaître Lazaro le juif. Deux ou trois gouttes de résine qui tombèrent en ce moment de la torche sur la gorge nue du malheureux ne lui firent faire aucun mouvement, bien qu'elles l'eussent brûlé au vif. Il était mort!

Le cadavre n'avait pour tout vêtement que la chemise que portait Lazaro la nuit qu'il s'était enfui de l'hôpital, mais il avait les jambes enveloppées dans une robe de femme. A côté de lui était Esther la face contre terre et vêtue seulement d'un jupon, car c'était avec sa robe qu'étaient enveloppées les jambes du juif. La torche jetait une lueur rougeâtre sur les deux êtres étendus là et sur le visage stupéfié du soldat qui la portait; puis la lumière vacillante, après avoir été reflétée sur les saillies du roc, allait se perdre dans le sombre espace de la vaste voûte.

Longtemps, bien longtemps après, mon grand-père se plaignait d'être encore souvent visité dans ses rêves par ce lugubre groupe à la Rembrandt.



Le reste de la troupe les entoura bientôt. On releva les deux corps. Le juif était roide et froid; quant à Esther, on reconnut qu'elle respirait encore. Quelques gouttes d'eau-de-vie de la cave de Bags, qu'on lui ingurgita, lui firent reprendre un peu ses sens, et mon grand-père chargea aussitôt deux hommes de la transporter chez lui avec tous les soins possibles. Le corps inanimé du juif fut enveloppé dans une pièce de toile, placé sur une mule et envoyé à l'hôpital pour être inhumé.

Les soins d'un médecin rappelèrent Esther à la vie, et elle raconta alors comment il se faisait qu'on les avait trouvés dans la grotte.

Son père, en quittant l'hôpital, s'était réfugié dans cette caverne, conduit par le hasard, pensait-elle, car il n'y était pas arrivé par le sentier ordinaire, mais il avait dans son délire gravi le rocher à pic, et elle l'avait suivi comme elle avait pu, sans le perdre de vue. Épuisés tous les deux de fatigue, ils avaient passé la nuit dans la grotte, et le matin, trouvant son père endormi, Esther se disposait à le quitter pour aller chercher du secours, quand malheureusement Bags et ses acolytes étaient entrés au retour de leur expédition dans la ville. C'est alors qu'effrayée de leurs propos d'ivrognes, et que reconnaissant dans Bags l'homme qui l'avait volée, elle avait bien vite battu en retraite au fond de sa cachette. Les maraudeurs s'étaient installés dans la caverne. Ils passaient leurs journées à manger, à boire, à chanter et souvent à se quereller. Deux fois pendant la nuit Esther avait essayé de sortir, mais elle avait toujours trouvé l'un de ces hommes couché en travers de l'entrée, de manière qu'il était impossible de passer sans l'éveiller, et une fois l'un d'eux se leva comme pour la poursuivre (sans doute Bags, quand il crut avoir affaire à un revenant). Néanmoins Esther avait rassemblé tout son courage, dans deux occasions, pour ramasser quelques débris de nourriture épars autour du feu, ayant soin chaque fois de laisser une pièce de monnaie en paiement. Elle avait pris de la même manière une chandelle allumée, ce qu'elle pouvait faire de mieux pour juger de l'état de son père. Le vieux juif ne lui avait pas adressé la parole depuis la première nuit de leur arrivée dans la grotte, et, durant ces longues et tristes heures (car ils y passèrent deux jours et trois nuits), elle était restée à entendre ses plaintes et ses discours incohérents. A l'aide de la chandelle elle reconnut qu'il avait perdu beaucoup de sang de sa blessure à la tête et de celles qu'il avait reçues à l'hôpital. Elle avait alors bandé les plaies avec des morceaux de ses vêtements, et elle avait essayé de faire prendre au moribond un peu des aliments qu'elle s'était procurés, mais elle n'avait pu lui faire avaler autre chose que de l'eau. Cependant, quelques heures — elle ne savait pas exactement le temps, mais c'était pendant la nuit — avant qu'Owen et son monde les eussent trouvés, le juif avait recouvré le sentiment. Il lui dit qu'il allait mourir, et, ne sachant pas où il était, il la pria d'aller chercher

de la lumière. C'est ce qu'elle avait fait comme la première fois, en allumant une chandelle au feu autour duquel étaient couchés Bags et ses amis. Alors le juif, qui paraissait se croire encore à l'hôpital, lui dit de nommer, parmi les personnes connues d'elle à Gibraltar, celle qui pouvait la protéger quand il n'y serait plus; et, en l'entendant désigner Carlota, il l'avait priée de prendre une plume et du papier, voulant lui dicter ses volontés dernières. Une plume, elle n'en avait pas; mais elle avait un crayon et un chiffon de papier dans sa poche. Ainsi munie, elle écrivit ce qu'il dicta, penchée au-dessus de son visage pour saisir les syllabes entrecoupées qu'il articulait avec une difficulté extrême.

De ce papier il semble résulter que, sous sa rude écorce, le vieux juif avait au fond du cœur quelque sentiment d'affection paternelle pour Esther. Je puis parler du testament, car je l'ai eu souvent sous les yeux. Il est écrit en espagnol sur un morceau de papier chiffonné, de la grandeur à peu près d'un billet de banque, taché et fort sale. Le juif y « prie la señora épouse du señor don Flinders, officier anglais, de vouloir bien se charger de son enfant orpheline, en reconnaissance de quoi il lui laisse la moitié de tout ce qu'il peut posséder au jour de sa mort, l'autre moitié devant revenir à sa fille Esther. » Vient ensuite un second paragraphe, inséré à la prière d'Esther, où il est dit que, dans le cas où celle-ci ne survivrait pas à son père, la fortune entière du juif appartiendrait à la susdite señora. Cette pièce est datée d'avril 1784, et signée d'une écriture défailante bien différente des caractères fermes et nets qui précèdent.

» JOSE LAZARO. »

Esther songeait encore à aller à la découverte; mais le juif lui saisit le bras et ne voulut pas permettre qu'elle le quittât. Il rendit peu après le dernier soupir, et elle ne se rappelait plus rien à partir de cet instant jusqu'à celui où elle avait repris ses sens dans la maison du major. Le papier fut trouvé dans son corset.

(Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.)

(La fin au prochain numéro.)

## CAUSERIE

SUR LA LIBRAIRIE NOUVELLE.

Voici le moment, ce me semble, d'aller s'accouder sur une des tables vertes du café de Paris, et là, cigare



aux dents et rêverie en tête, à côté d'un sorbet au marasquin, de regarder les gens qui passent tout en faisant des paradoxes? — Et puis quand la cohue vous ennuié, donnez-moi le bras, traversons le boulevard, et allons ensemble, s'il vous plaît, flâner sous les vitres de la *librairie nouvelle* pour voir un peu ce qui s'écrit dans le monde et examiner le visage de toutes ces idées à la mode, avec la superbe désinvolture de celles qui ne périssent pas. Il y a foule comme sur le trottoir! elle, aussi nombreuse, aussi variée! ce sont des âmes aussi qui défilent (un livre est une individualité, un être) se manifestant par d'autres formes, habillées d'autres costumes.

En voilà qui sont timides et frais sous leur couverture de satin, comme une jeune fille dans sa robe blanche le jour de son mariage. Voici des contes bleus, des poésies roses! Il y a des histoires à titres graves bordés d'un galon rouge comme un officier de spahis qui retrousses sa moustache. Voilà des romans jaunes de peau comme des Havanaises, et qui vous lancent à travers les vitres de silencieuses œillades toutes pleines de promesses; d'autres portent sur la poitrine des épigraphes comme des décorations étrangères; ceux-là font miroiter à la première page la splendeur simple de quelque grand nom comme des armes parlantes sur la portière d'une calèche et les utopistes, les économistes, les politiques, avec leurs petits formals ressemblant à des vestes de travail, se suivent à pas pressés, ménageant les métaphores et le papier et courant tous après la preuve. J'aperçois dans la multitude M. Émile de Girardin qui nous offre sa *Politique universelle* et les *Décrets de l'avenir*; madame Stowe, — honneur aux dames! — madame Stowe qui pleure son *Oncle Tom*, madame Louise Colet qui soupire *Ce qu'il y a dans le cœur des femmes*, M. Alexandre Dumas fils avec sa *Dame aux perles*, toujours les dames! toujours les femmes! — M. Desnoiresterres qui nous raconte *Un amour en diligence*, — pauvres diligences, vous êtes parties, mais l'amour reste, *Allah Kerim!* — et que sais-je encore? d'autres, d'autres; des voyageurs comme MM. Yvan et Callery, qui vous apportent des nouvelles de *l'insurrection de la Chine*, des poètes comme M. Théophile Gautier laissant tomber tout un *théâtre de leur poche*, des moralistes en belle humeur comme M. Hector Roqueplan, des savants le nez en l'air pour observer les étoiles, comme M. Charles-Emanuel, des médecins les bras écartés pour faire tourner des tables, comme le docteur Roubaud, et jusqu'à des prisonnières la plume en main pour écrire leurs *mémoires*, comme cette infortunée Marie Capelle, comme *Lafarge*, victime de la chimie, de la cour d'assises et de la réaction classique.

C'est une lamentable histoire, un beau livre, et où s'étale dans toute la complexité de sa nature cet esprit corrompu, ce cœur mystique, cette âme sainte peut-être? Pour inventer quelque chose d'aussi vrai, il n'eût fallu rien moins que le génie d'un Balzac.

Vous rappelez-vous le temps peu éloigné encore où beaucoup de lecteurs *sérieux*, de ces braves gens qui possèdent un Montesquieu dans leur bibliothèque, et qui dévorent en tapinois toute la collection de Paul de Kock, confondaient ce grand homme dans la tourbe des écrivains secondaires? C'était un romancier d'assez mauvais style, de mauvais ton, un simple fournisseur de cabinets de lecture. — Et maintenant que le voilà mort, il entre dans la famille des immortels. La postérité l'assoit tout juste à côté de Lesage, et elle le proclame le plus grand *docteur en sciences de l'âme* que la France ait eu.

Il n'était pas seulement passé maître en physiologie morale, très-fort en médecine et en procédure civile, versé dans les affaires de police et d'administration, il se connaissait encore mieux que qui que ce soit en curiosités, en ameublements, en ajustements; et il eût pu faire à la Sorbonne, dans des cours de soixante-douze leçons par année, à six heures la séance, des commentaires psychologiques et esthétiques sur l'art du tapissier et du tailleur. Il savait en se promenant dans une rue, comme un botaniste qui herborise dans un bois, discerner sous des écorces pareilles des différences de famille et de constitution. Il connaissait les sucres pacifiques qui fermentent sous la casquette de loutre, toute l'acre bêtise d'un gilet de velours à palmes, le vernis de certaines cravates empesées, à quelle espèce d'orgueil appartiennent les bottes à talon haut, ce qu'il faut attendre des voiles verts, et la vertu des gants noirs.

Cette science, qui n'est écrite nulle part, Balzac l'a résumée en de petits livres, qui sont comme les *coullisses* de ses grandes œuvres, et dont le *Traité de la vie élégante* commence la série. Un traité de la vie élégante n'est-ce pas un livre fort opportun par ce temps de bon marché qui court, dans ce joli siècle tout encombré d'omnibus, de parapluies-cannes, d'argenterie Ruolz, de daguerréotypes et de caoutchouc?

La *librairie nouvelle* nous promet (et de la même plume) le *Code des honnêtes gens*. Titre ambigu! Est-ce le code qui convient aux honnêtes gens ou bien le code pour devenir d'honnêtes gens? Et alors ne pensez-vous qu'il y aura le premier jour de la vente furieuse presse à .....? Mais ceci « tombe dans la haute comédie, » comme disait feu *Bilboquet*, dont je vois là tout à côté les *Mémoires* pour faire suite à ceux de César et du docteur Véron.

Par ce caractère de savant artiste ou plutôt d'artiste savant, Balzac se rapprochait des maîtres du seizième siècle. Il avait comme eux (et entre autres comme ce Bernard de Palissy, dont M. Alfred Dumesnil nous raconte avec tant d'émotion la pathétique histoire) cette indomptable persistance qui amène au jour les chefs-d'œuvre. Lui aussi, il a curieusement choisi ses terres, il a durement pétri sa pâte, il a même bien des fois brûlé sa table et le plancher de sa chambre pour ali-



menter la grande flamme de l'art, et puis, quand il a eu trouvé son secret, son émail, il vous a servi l'humanité dans des plats de sa façon, splendides, colorés, contournés et où des femmes à queue de salamandre, quelque fantaisie charmante et idéale ondule languoureusement parmi des écrevisses à barbe rouge, avec des bouquets de légumes tout autour d'elle, et une affreuse réalité, comme un crabe ou un mari, qui lui pince le cœur.

Si Balzac a introduit la science dans le roman, on peut dire que M. Michelet a introduit la psychologie dans l'histoire. Une merveilleuse faculté de *vibration* lui a fait sentir ce que nul autre auparavant n'avait eu même le talent d'apercevoir, et jamais sa forme mouvementée, véhémence, lyrique, toute pleine de hasards naturels et de délicatesses imprévues n'a été plus profondément *plaisante* que dans son nouveau livre *Pologne et Russie*, où la vie de Kosciuszko, le dictateur polonais, est racontée de ce style que vous savez, le style de l'histoire romaine et du volume de Louis XI.

Et à ce propos, à propos de Russes et de Turcs, n'allez pas croire que le *Coran de Sterne* soit le même que le *Coran de Mahomet*, Sterne vivait dans le deuxième siècle après Rabelais, Mahomet dans le treizième avant le père Enfantin, l'un à York ou à Coxwold en Angleterre, l'autre à la Mecque ou à Médine en Arabie, etc., continuez le parallèle; — et puis, comme il y a dans le *Coran de Sterne* un très-éloquent chapitre sur les culottes, et que les Turcs du temps de Mahomet (il était même peu question des Turcs du temps de Mahomet), et que les Turcs, dis-je, en ce temps-là portaient peu ou point de culottes, il me paraît impossible que Sterne ait parlé des Turcs ni que Mahomet ait écrit quelque chose sur les culottes. D'où je conclus qu'il faut lire la traduction de M. Hédouin pour se convaincre que le *Coran de la Grande-Bretagne* est infiniment plus amusant et tout aussi instructif que le *Coran de l'Arabie*.

Mais ni l'un ni l'autre, ni le prophète ni le romancier, ni l'illuminé ni l'humoriste n'avaient prévu davantage, quelle que fût l'étendue de leurs révélations ou de leurs rêves, les immensités où la science moderne entraîne la littérature. Les poètes maintenant arrivent sur les découvertes de l'analyse, et ils colorent, déduisent, complètent. Ainsi dans la *Revue de Paris* (n° du 15 avril) il y a un poème intitulé *les Fossiles* qui vous narre en sept cents vers l'histoire du monde depuis avant le commencement du monde jusques après la fin du monde. Vous verrez là des chauves-souris grandes comme des tables, des poissons grands comme des églises, des fourmis effrayantes comme des alligators, des feuilles qui abritent une montagne, des fleurs qui contiennent des lacs. — Et même M. Bouilhet nous promet et nous exhibe un nouvel être, l'homme futur; c'est-à-dire l'heureux animal qui nous succédera sur cette planète, après le décès du dernier croque-mort de la dernière bourgade de la dernière sous-préfecture

du dernier empire. — Ah! béni soit-il, l'homme futur, et qu'il arrive, car pour moi j'ai assez de l'homme présent, et vous?

ARTHUR.

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DE L'ODÉON : *la Servante du roi*, drame en cinq actes en vers de MM. Duhomme et Sauvage. —

THÉÂTRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN : représentation pour les tombeaux de Balzac et de Frédéric Soulié.

Quand M. Alphonse Royer, l'auteur de *Venizia la bella*, est devenu directeur de l'Odéon, nous avions espéré qu'il ferait jouer sur cette scène des œuvres vraiment littéraires, et qu'il attirerait à lui de jeunes et consciencieux talents; notre espoir a été déçu, c'est la muse éteinte de M. Méry qui a inauguré par son pitoyable drame de *Gusman le brave* cette belle salle fraîchement et brillamment décorée. Le héros de ce drame était un des aïeux de l'impératrice. Or ce drame était si mauvais que l'impératrice a refusé d'assister à une sorte de parodie d'une des illustrations de sa famille.

Après *Gusman le brave* est venu le *Mauprat* de madame Sand; une des pièces les plus faibles et les moins littéraires de l'auteur.

Aujourd'hui c'est *la Servante du roi*, écrite en vers par MM. Duhomme et Sauvage, qui ont le malheur de faire des vers sans être poètes.

Toucher à ce magnifique sujet de Frédégonde réduite à servir sa rivale, c'est être hardi, quand on sait qu'un de nos grands et vrais poètes, M. Alfred de Musset, a commencé il y a plusieurs années une tragédie sur le même thème, destinée à mademoiselle Rachel.

Nous connaissons quelques scènes superbes de cet ouvrage inachevé, qui nous font vivement regretter que l'auteur ne l'ait point terminé.

Que dire de *la Servante du roi* de l'Odéon, sinon que nous souhaitons au directeur de ce théâtre la *Frédégonde* de M. de Musset pour racheter celle de MM. Duhomme et Sauvage.

A la Porte Saint-Martin les jongleurs chinois font toujours fureur, et leurs représentations n'ont été interrompues que par la fameuse représentation au bénéfice des tombeaux de Balzac et de Frédéric Soulié.

Cette représentation organisée par M. Alexandre Dumas a suscité un procès entre celui-ci et la veuve de Balzac.

LÉOPOLD DANJEAU.

Paris. — Typographie PLON frères, rue Garancière, 8.